

VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

V

(Suite)

Louise essuya ses larmes, et embrassa monsieur Mainfroy.

—Mais je ne pleurerai pas ! Léon tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas Léon ? et j'attendrai que tu sois de retour pour nous marier.

Léon se releva fièrement en lançant un regard indescriptible à Louise, et lui serra la main. Il ne dit pas un mot, mais il frappa de son épée contre le bras de Victor, et les deux capitaines se préparèrent à sortir afin de dissiper leurs émotions au grand air.

Virginie et Louise se dirent quelques mots à l'oreille ; et comme leurs fiancés sortaient, Virginie leur dit : — Vous viendrez nous dire adieu demain, avant de partir.

—Nous irons ensemble à l'église de Bonsecours, pour nous marier ? demanda Victor.

—Non, non, dit Louise, c'est pour autre chose ; à revoir, demain à six heures.

Le lendemain, dès dix heures un bateau chargé des bagages de l'armée était amarré à la côte derrière l'église Bonsecours et attendait des passagers qui ne devaient s'y embarquer qu'à midi.

Un soldat faisait sentinelle auprès ; et là une foule de curieux passaient et repassaient afin de voir le départ et reconnaître les officiers qui se rendaient à l'armée.

La cloche Bonsecours tintait l'appel de la messe, et bien des personnes y entraient, attirés par la dévotion et pour assister à une cérémonie religieuse inusitée dans cette église à pareille heure.

Au milieu du recueillement les deux capitaines Mainfroy, en grande tenue, et donnant le bras chacun à leurs fiancées, s'avancèrent jusqu'aux balustrées.

Madame Blondeau seule les accompagnait.

Ils s'agenouillèrent tous sur les marches du chœur, et se mirent à prier.

Les assistants s'attendaient à voir célébrer un double mariage.

Cependant on avait pu remarquer que les deux jeunes filles ne portaient pas cette figure gaie et cet air de contentement qu'on attribue volontiers à celles qui se rendent à l'autel nuptial.

Quelques larmes dérobées avaient paru dans leurs yeux et des soupirs éteints leur échappaient par intervalles.

Leur costume n'était pas non plus celui des mariées ; point de voile blanc, point de couronne de fleurs d'oranger sur la tête ; toute leur toilette était sévère, presque sombre, et elles n'avaient pour toute parure qu'un bouquet de pensées attachées à leurs ceintures.

Ni Victor, ni Léon n'avaient rien rebattu de leur fierté ordinaire, ou de leur air martial, temps que tendre lorsqu'ils tournaient les yeux vers leurs amantes.

Mais une pensée grave semblait les dominer, et Léon surtout presque à chaque instant lançait sur sa Louise des regards inspirés comme par l'enthousiasme et l'admiration ; tous quatre interrompaient quelquefois leur prière pour se dire quelques mots à l'oreille, échanger un coup d'œil d'amour ou de regret, et tous rentraient dans le recueillement.

Enfin le prêtre parut, escorté de deux servants, et commença une messe basse, et la continua sans interruption jusqu'à la fin.

Les assistants qui croyaient assister à un mariage, ne savaient que penser ; cependant chacun se dit bientôt que les capitaines Mainfroy ne se marieraient pas ce jour-là, en ne voyant pas paraître leur père ni aucun membre de la famille ; et quelq es vieilles filles, répandues dans l'église et allant d'un banc à l'autre, chuchotaient entr'elles d'un air moqueur que les demoiselles Blondeau teraient mieux de chercher d'autres maris, au lieu d'attendre les deux militaires, qui les mèneraient jusqu'à la fin du monde sans les épouser jamais.

Il faut convenir que le mariage deux fois interrompu des deux jeunes filles prêtait assez à ces propos jaloux, et justifiaient presque l'opinion qu'on allait se former sur le compte des deux jeunes capitaines, qu'on appelait pour la première fois des (infidèles.)

Pour eux et leurs fiancées, ils attendaient dévotement la fin de la messe, et malgré qu'il y eut dans toute l'église un mouvement inusité à leur occasion, ils ne s'en occupaient où ne faisaient pas semblant de s'en apercevoir.

La messe dite, le prêtre s'avança vers les balustrées, et lut quelques prières.

Pour lors, Victor et Virginie, Léon et Louise montent les marches du chœur, et s'agenouillant auprès des balustrées, ils répondi-

rent aux prières que récitait le prêtre.

Louise ouvrit son livre de messe et en tira une feuille de papier qu'elle lut à basse voix, mais assez fort pour être entendue de Léon et du prêtre ; elle passa ensuite la même feuille à Virginie qui la lut également à voix basse.

Le prêtre, donna aux deux jeunes filles le crucifix à baiser, et se retira lentement vers le fond du chœur, en récitant des psaumes auxquels répondaient les servants.

Grand nombre d'assistants, mus par la curiosité, s'étaient avancés vers les balustrées et s'étaient placés tout auprès des quatre personnes qui prenaient part à la cérémonie.

Leur curiosité était excitée au dernier point, ils auraient voulu entendre ce que disaient les Diles Blondeau et le prêtre, et se demandaient les uns aux autres ce que signifiait cette cérémonie nouvelle pour eux tous.

Ils n'avaient pu rien entendre, et les chuchotements cessèrent bientôt.

La dernière cérémonie avait acquis une solennité extrême, l'air d'inspiration et d'enthousiasme avec lequel Louise avait lu les lignes écrites sur la feuille de papier qu'elle tenait à la main, avait frappé tous les spectateurs et lorsque sa sœur et elle répondaient à chaque question du prêtre, le son de leur voix entrecoupée, les pleurs qui s'échappaient presque de leurs yeux, le recueillement des deux militaires, et l'air d'abnégation et de soumission de Mme Blondeau, avaient fait passer dans l'âme de tous les assistants un sentiment de mélancolie religieuse, et un élan de dévotion qui les absorbèrent complètement et firent disparaître tout sentiment mondain.

Après que le prêtre se fut retiré ils prièrent encore quelques instants, agenouilles sur les marches du chœur ; puis Mme Blondeau se releva la première, et ses filles donnant le bras aux deux militaires sortirent avec elle de l'église, au milieu de la foule qui se pressait plus encore que de coutume pour les voir passer.

Ils rentrèrent chez Mme Blondeau presque sans mot dire, tant le cœur était ému.

Mais Virginie et Louise marchaient plus légères ; elles venaient d'être déchargées d'un poids immense, et s'abandonnaient à cette espèce de gaieté qui n'indique que la satisfaction d'avoir fait un grand effort, et d'avoir ac-

compli une résolution de dévouement.

En entrant à la maison, madame Blondeau avaient pressé ses filles sur son cœur, avec admiration.

Victor et Léon éprouvaient un sentiment indéfinissable de reconnaissance et peut être d'orgueil et ils avaient bien sujet d'être fière du témoignage d'amour que venaient de leur donner leurs fiancées et du sacrifice qu'elles s'imposaient pour eux.

Ils ne s'y attendaient pas, et leur étonnement avait été extrême lorsque chacun son tour ils entendirent leurs amantes lire cette feuille, ou étaient écrits des vœux qui ne s'adressaient qu'à Dieu, et au prêtre, son ministre, et à eux, qui certes, pour savoir qu'ils étaient aimés et le seraient toujours n'avaient pas besoin d'assurances aussi solennelles et de la sanction d'un vœu extraordinaire.

La veille, dès qu'il fut décidé que le mariage n'aurait pas lieu le lendemain, Louise s'était abandonnée à tous les éans de son imagination romanesque.

Elle avait vu la main de Dieu qui s'opposait une seconde fois à son union avec Léon, et cette idée avait en un instant acquis chez elle une telle intensité, qu'elle livra un combat à son amour ; et elle l'aurait sacrifié à ce qu'elle croyait être un ordre de la Providence.

Mais cesser d'aimer son Léon ; renoncer à lui pour toujours, elle ne pouvait s'y résoudre, et l'amour l'emporta ; mais il fallait faire une part à Dieu, et si le ciel ne voulait pas qu'elle revît son Léon, qu'elle vécût pour lui, alors elle vivrait pour Dieu, pour Dieu seul ; car quel homme en ce monde eût pu remplacer son fiancé, quel autre était digne d'elle, digne de son amour.

Comme toujours elle inspira les mêmes idées à sa sœur à l'égard de Victor ; leur projet fut formé en un instant, et c'était pour l'accomplir, qu'elles avaient annoncé à leurs fiancés qu'elles iraient avec eux à l'église de Bonsecours.

Louise avait fait vœu de ne jamais en épouser un autre que Léon, et de se faire religieuse à l'Hotel-Dieu, si Léon était tué à la guerre ou s'il n'était pas revenu pour l'épouser, le premier décembre de la quatrième année.

Virginie avait fait le même vœu qui comportait encore qu'elle se marierait le même jour, et que si l'une des deux sœurs perdait son fiancé elle prendrait le voile au même moment ou l'autre célébrerait son mariage.

A suivre